

	Pérennès Urbain : Né le 21-07-1881 à Tréboul ; 1905, prêtre, vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé ; 1912, vicaire à Saint-Pierr-Quilbignon ; 1914, professeur à Lesneven ; 1919, vicaire à Plonévez-Porzay ; 1923, retiré à Penmarc'h ; 1925, idem à Tréboul ; décédé le 25-12-1947. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1948 p. 67-69. [sculpteur]
--	--

M. Urbain Pérennès. Né en 1881 à Tréboul, il suivit son frère, M. le chanoine Pérennès, au Petit-Séminaire de Pont-Croix, puis au Grand Séminaire de Quimper où il fut un grand-président modèle, et il reçut la prêtrise en 1905. Vicaire d'abord à Sainte-Croix de Quimperlé (fin décembre 1905, procès-verbal lui fut dressé pour « délit de messe », la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat, et la sécurité de l'Etat l'exigeant ainsi, paraît-il). En 1913, il est nommé vicaire à Saint-Pierre-Quilbignon ; puis il devient professeur de sciences au Collège de Lesneven, pour un intérim qui dura de 1914 à 1919. Alors il redevient vicaire à Plonévez- Porzay, belle paroisse qu'il aima toujours, mais qu'il dut quitter au bout de peu d'années pour raison de santé. Il vécut ensuite dans le « Lochennik » qu'il avait créé à Tréboul, travaillant à son jardin, non sans fatigue, et donnant des leçons de sciences, de grec, de latin, d'histoire jusqu'à ces tout derniers mois. C'est là qu'il est mort, le jour de Noël, à 10 h. 1/4 du matin.

Sa piété s'était manifestée dès sa petite enfance. Il se fit une chasuble d'un morceau de papier d'emballage percé d'un trou pour laisser passer la tête, et il « disait la messe ». Il prêchait aussi ses camarades, s'était fait une chaire d'une barrique de clous vide. Dans sa chambre il installait un mois de Marie : le culte de la Vierge lui était déjà très cher. Comme la musique l'attirait beaucoup, on lui acheta un accordéon : il apprit vite à en tirer des mélodies qui enchantèrent son auditoire d'enfants : il était le roi des petits du quartier. Plus tard, à Pont-Croix, il apprit la musique et l'accompagnement du plain-chant, et pendant les vacances il se faisait une joie d'aider ainsi à la beauté de l'office paroissial.

A vrai dire, il était un artiste-né. Plusieurs se rappellent encore le rôle de Benjamin qu'il tint en 1899 (il était rhétoricien) dans l'opéra de Méhul «Joseph vendu par ses frères », que le regretté M. Berthou, alors professeur, mort depuis chanoine titulaire, avait monté avec amour en 1899 ; Urbain donna la jolie romance avec une expression, un goût, un air pénétré, que sa voix légère et nuancée rendait plus touchant encore.

Mais cette année même, la tuberculose se déclara dans son organisme affaibli. Les médecins le condamnèrent. Il dut passer douze mois « à la maison », entouré des soins les plus dévoués et les plus compétents, et il put reprendre ses études. Pendant une vingtaine d'années il exerça le saint ministère, non sans succès. Plonévez-Porzay le fatigua beaucoup. L'usage nécessaire de la motocyclette ne pouvait convenir à ses poumons blessés et à sa faiblesse cardiaque. Comme il présidait la fête du Très Saint-Sacrement, il dut stationner longtemps sous les arbres, au croisement de la route de Sainte-Anne : une hémoptysie s'ensuivit, dont les conséquences obligèrent le vicaire, navré, à se retirer du ministère. Il ne resta pas inactif. Depuis le Petit Séminaire, il n'avait cessé

d'étendre sa culture générale et de se perfectionner dans plusieurs disciplines. La numismatique l'attira et l'archéologie ; il se constitua lentement une belle collection des pièces romaines, que son ami M. Ben, naguère conférencier à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, enrichit gracieusement ; dans son jardin du « Lochennik » il découvrit plusieurs idoles païennes, curieux butin dont s'illustrèrent les leçons données à ses élèves. Avec ses amis M. Guivarc'h, actuellement curé-doven de Landivisiau, et M. Vincent Séité, directeur de l'école paroissiale, il se plaisait à « celtiser ». Les trop rares écrits qu'il a publiés révèlent ses dons de poète : ainsi les deux longs morceaux intitulés *Ar Pab Innosant* et *Is pe Ahès* dont la diffusion a été contrariée par la destruction de la maison éditrice en 1944. Plusieurs contes et nouvelles sont restés manuscrits ; ils méritent l'impression ; plusieurs devaient paraître dans *Almanak ar Breizad* ; les occupants interdirent l'Almanak. Espérons que des temps plus propices se lèveront bientôt et que nous pourrions jouir de ces oeuvres charmantes, tour à tour amusés, instruits, émus. Avec son frère il s'occupait à des travaux linguistiques plus sérieux : une traduction de la Grammaire celtique de Zeuss, qui aurait profité des progrès réalisés depuis cent ans dans la science des langues-sœurs ; une nomenclature des noms des villages du Cap... et d'ailleurs, qui ouvre la voie à d'intéressantes découvertes pour l'histoire du pays ; etc. Oserons-nous confesser ici que sa réputation de chercheur et de savant, solidement assise dans la campagne, lui valut un titre inattendu de sorcier, tout au moins de conjureur de sorts, et qu'il se montra toujours excellent conseiller, digne de la confiance de tous, des grands et des simples.

Urbain Pérennès aurait pu, avec la même facilité et le même succès, se faire un renom de sculpteur : son dernier travail des toutes dernières semaines, a été un pupitre gothique que des musées cotés ne dédaigneraient pas.

D'un caractère enjoué malgré une souffrance continuelle, d'un esprit très fin, exact, mathématique (la poésie et tous les arts ne sont-ils pas fondés sur le nombre et la mesure ?) légèrement porté à l'ironie, jamais méchante, il se montrait d'une gratitude extrême pour les amabilités du prochain et, si pauvre (il n'a rien laissé) il savait reconnaître le moindre service. Son commerce toujours exquis lui attacha plusieurs amis de choix, même éloignés, comme M. l'abbé Renaud, curé de Saint-Charles-des-Monceaux à Paris, M. Ploumiou, professeur de sciences à Paris, qui aimaient à causer avec lui pendant leurs villégiatures, heureux de trouver à Tréboul ce prêtre averti de tout, (M. Ploumiou tint à venir aux obsèques.)

Mais cet esprit éminent était davantage encore : un ami des petites créatures du bon Dieu, à la Saint François d'Assise ; sa fenêtre offrait aux moineaux les miettes préparées pour eux ; le jardin s'offrait aux ébats des poules, des chats et des chiens du quartier dans une paix générale ; la maison, disait-on, était la maison, du bon Dieu. Là il donnait l'exemple du courage : jamais aucune plainte, même au plus fort des crises de chaque hiver ; aucune lassitude d'un essoufflement qui dura de longues années ; il ne supportait pas qu'on le plaignît ; il se savait dans la main du Maître, qui est très bon, et c'était assez. Ne l'aimait-il pas jusqu'à l'héroïsme ? Pour dire sa messe quotidienne, combien de fois il dut s'arrêter en chemin et s'appuyer aux murs du sentier qui conduit à l'église ! Son exemple, et parfois sa parole, enseignaient le courage... Ainsi quand un confrère voulut parcourir, en érudit et en prêtre, les rues tortueuses et montantes du vieux Tréboul, M. Pérennès tint à l'introduire en ces quartiers, en dépit de sa fatigue, de l'asthme et des conséquences à prévoir, sans se priver de donner toutes les explications désirables. Ainsi encore, au plus fort d'une crise d'hémoptysie, il pria son frère accouru d'aller se distraire au dehors, et le soir il lui « mettait la T. S. F. » : la fièvre intense ne le détournait pas de la charité. Charité intellectuelle, aussi. Ce « grand blessé de la vie » qui, selon la parole de S. Exc.

Mgr Fauvel, « avec des dons intellectuels très appréciés, a connu l'épreuve d'une longue retraite », était resté admirable de résignation, plein d'un courage surnaturel ; il voyait parfaitement son cas, et

il ne s'en laissait pas conter : un sourire entendu répondait aux consolations fallacieuses. Mais même aux heures les plus dures, il s'intéressait aux problèmes que la science pose à la foi ; il étudiait les objections les plus troublantes ; il faisait la part de l'étincelle de vérité parfois incluse, mais il répondait à l'erreur avec une vigueur toute sacerdotale, où ne manquait pas toujours la simplicité cornouaillaise de son esprit...

Le 18 décembre une congestion cérébrale, suite de l'asthme cardiaque, le terrassa. Le mardi 23, il reçut les derniers sacrements, des mains de M. Suignard, recteur, qui fut pour lui d'une parfaite bonté et le veilla avec MM. Téréné et Bianéis, vicaires. Sa gouvernante l'entoura des meilleurs soins, comme une mère son fils. Chaque jour, par tous les temps, elle a fait 14 km à pied pour trouver la quantité de lait nécessaire au malade. M, le chanoine Pérennès put obtenir de son frère un regard, lorsque déjà le coma était commencé, et le jour de Noël, très doucement, sans souffrance apparente, l'âme se détacha du corps de la victime, enfin retournée à son Sauveur

M. Vincent Séité, directeur de l'école, récita pieusement les prières des Morts, en breton, chacune des deux nuits suivantes.

La mort de M. Urbain Pérennès laisse un grand vide dans la paroisse et la région. Que son intercession obtienne des grâces nombreuses à tous ceux que son départ a laissés dans le deuil, et qu'ils prient pour lui !...

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 30/01/1948 p.67.